

# Treboux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 27

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179901>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

terrain, et que la croisade qui s'organise contre lui, non seulement dans notre patrie, mais dans toute l'Europe, ne servira qu'à montrer sa force et sa vigueur.

On ne fait point rétrograder les esprits, quelque envie qu'on en ait; aussi, sommes-nous persuadé que, ni monseigneur d'Hébron, ni le curé de Carouge, son très obéissant serviteur et son émule, ne parviendront à implanter chez nous des pratiques surannées dont l'homme intelligent reconnaît l'inutilité.

Maintenant, si des finesses et des subtilités cléricales (à l'aide desquelles on voudrait reconstituer petit à petit l'ancien évêché de Genève), nous passons au célèbre chinois Aar Hee qui fait l'admiration du public frivole de notre ville, la transition est moins complète qu'elle ne le paraît au premier abord.

Nous pensons même que Boileau eût pu dire en changeant un de ses vers :

« De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à Rome,  
» C'est toujours le jongleur qu'on admire dans l'homme. »

Les talents les plus sérieux n'échappent point à une sorte de jonglerie morale qui a passé dans nos mœurs. La tribune politique, le barreau, la chaire même a des jongleurs de premier ordre qui jouent avec les idées et la parole comme Aar Hee avec les couteaux, les verres et les papillons. Ajoutons que la grande muraille du Céleste-Empire n'a pas empêché les nations de l'Europe occidentale de produire un certain nombre de *Chinois*. Des contrefaçons, c'est vrai, qu'on reconnaît sans peine à leur peau blanche, à leurs yeux mieux fendus et à la grosseur de leurs pieds. Aar Hee en a pu rencontrer sur son passage sans se douter qu'il coudoyait de ces hommes qu'on est convenu d'appeler de *villains Chinois*.

Toutefois nos contrefaçons européennes n'ont pas nuï aux deux sujets du *Fils du Ciel* que nous possédons dans nos murs. L'homme et l'enfant ont été admirés et applaudis par la population intelligente de notre ville qui ne prodigue pas son enthousiasme et ne livre son argent qu'après s'être assurée qu'on ne la trompe pas.

Le plus sérieux concurrent des Chinois, c'est, pour le moment, un prestidigitateur, M. Levieux, que son habileté a fait surnommer *le sorcier du Levant*. Ses soirées magiques ont le plus grand succès; pourtant nous avons été gâtés tout l'hiver par ces physiciens de grand mérite. Les frères Davenport nous ont montré des prodiges, entr'autres la fameuse armoire qui a fait leur réputation, les harpes enchantées et mille fantasmagories, auxquelles on ne voit que du feu.

De toutes nos facultés, la curiosité non satisfaite est peut-être celle qui se lasse le moins vite; ce qu'on ne peut comprendre, ce qu'on ne peut expliquer par des lois connues, conserve un charme toujours nouveau; on justifie l'empressement de la foule aux soirées magiques, lorsque le théâtre reste si souvent désert, ou à peu près, en dépit du talent des acteurs. Cependant, la scène qui est le miroir de la

société, mériterait d'avoir le pas sur la magie, si divertissante qu'elle puisse être.

Mais l'une nous montre nos ridicules, nos travers et nos vices, tandis que l'autre nous fait aborder le monde de l'impossible, vers lequel montent sans cesse nos aspirations. Nous savons bien que nous sommes les jouets d'une illusion; néanmoins cette erreur est si pleine de charme que, tout en cherchant à deviner le secret du magicien, nous serions désolés de le savoir.

Le prestige rend la jeunesse à ceux qui l'ont perdue; il fait espérer des miracles à ceux qui ont appris à ne compter sur rien, et, en voyant sortir tant de belles ou excellentes choses d'un objet trop petit pour les contenir, les moins favorisés de la fortune s'imaginent que le hasard tient pour eux en réserve une de ces cornes d'abondance que la magie fait éclore sous les doigts du *sorcier du Levant*.

Y.

### TREBOUX

Treboux n'est point un personnage d'invention: c'était un habitant du village de St-Cergues dans le Jura, que plusieurs de ses compatriotes se rappellent d'avoir connu. Le souvenir de cet homme remarquable par sa présence d'esprit et par son sang-froid est encore vivant dans son pays. Il fit plus d'une fois, à l'époque de la Terreur, le voyage des bords du lac de Genève à Paris, pour sauver de l'échafaud et amener en Suisse des personnages marquants fort compromis. Les moyens dont il se servit pour échapper à tous les dangers de la route, pour pénétrer dans les prisons et en retirer des individus qui y attendaient la mort, sont restés inconnus. Il fut encouragé dans des démarches aussi hardies par M. Necker et par M<sup>me</sup> de Staël, qui conservèrent toujours avec Treboux des relations d'amitié, en reconnaissance de ce qu'il avait fait dans un moment où il n'était pas facile de trouver des gens capables de tant de courage et de dévouement.

Si les récits de ces voyages aventureux eussent été écrits et conservés, ils eussent présenté une foule d'incidents piquants, propres à peindre cette période de l'histoire heureusement exceptionnelle.

Tout le monde connaît les atrocités de ce régime de sang; mais on peut y ajouter quelques traits du ridicule de l'effervescence jacobine, qui ne sont pas les moins marquants de l'époque. Il nous a semblé que le contraste de la France bouleversée, avec la Suisse alors paisible mais remplie d'émigrés d'opinions différentes, qui y apportaient leurs prétentions déchuës, leurs plaintes, leurs haines, achèverait de peindre la révolution de 1795, et que des détails familiers, autorisés par la nature de notre récit, mais auxquels il n'est pas facile à l'historien de descendre, formeraient le complément nécessaire pour arrêter et fixer dans l'esprit la physionomie de ces années mémorables.

I

Un jour d'automne de l'année 1795, deux voyageurs cheminaient, le matin, dans les vallées sauvages et déboisées du Jura français: ils portaient l'un et l'autre le costume de paysan. Le premier, fort et vigoureux, marchait facilement, tandis que son compagnon, plus jeune, paraissait fatigué sous le poids d'un gros havre-sac.

« N'est-ce pas le château de M<sup>...</sup>? dit celui-ci en portant ses regards sur la façade d'un édifice qui se dessinait à peu de distance de la route; il me rappelle bien des souvenirs. Croyez-vous que nous puissions sans inconvénient aller jusque-là? »

L'autre passager tira sa montre. « Nous ne pouvons penser à traverser aujourd'hui la montagne; il faut nous arrêter à St-Laurent pour nos papiers. Si cela vous fait plaisir, allons; nous nous présenterons comme acquéreurs de biens nationaux; autant vaut cette qualité qu'une autre. »

Il y avait dix ans que le porteur du havre-sac avait fait un séjour dans cette habitation ; depuis lors, que de changements ! On voyait au-dessus de l'entrée écrit en grosses lettres : *Propriété nationale à vendre*. Mais en vain ils cherchèrent quelqu'un pour les introduire ; tout était silencieux et désert. La grande porte de fer avait été enlevée ; pour l'arracher, il avait fallu ébranler le mur, qui s'était écroulé. Les dépendances étaient vides et dévastées.

« Certes, la république soigne joliment ce qu'elle a volé, dit le premier voyageur d'un ton ironique.

— Quelle destruction ! s'écria son compagnon consterné. Aussi tout cela se donne pour des morceaux de papier, des assignats : l'un vaut bien l'autre. »

L'ancien habitant du château se rappelait le mouvement de cette cour lorsque le propriétaire, pour prix de sa bienveillante hospitalité, exigeait qu'on vint admirer son bétail et ses fourrages. On était ces volées de pigeons qu'on voyait s'abattre sur les chars de récolte, et ce paon féodal qui perchait au haut du toit ?

L'habitation du maître présentait un coup d'œil plus triste encore. Elle avait successivement servi d'hôpital militaire et de caserne ; nul meuble n'y était resté ; rien qui rappelât ces dorures, ces glaces, ces tapisseries pleines de bergers et de bergères qu'on y voyait jadis. Pas une vitre, pas un contrevent même n'était resté en place. De sales plaisanteries, des images de la guillotine, tracées au charbon, couvraient les murs.

Le voyageur se rappelait le vieillard qui faisait avec tant de bonté les honneurs de cette maison aux amis de son fils, la dame qui veillait avec un soin minutieux à leur bien-être, et les réunions du soir, lorsqu'au retour des parties de chasse on trouvait le salon rempli des habitants du voisinage. Très jeune à cette époque, et venant de quitter l'école, tout l'amusait et le captivait ; ces vieux officiers de la guerre de Sept ans parlant du roi avec tant d'affection et de M<sup>me</sup> de Pompadour avec un si grand respect : les gais sous-lieutenants et surtout les jeunes dames... qu'étaient-ils tous devenus ?

En avançant, les traces de dévastation étaient plus frappantes. A l'extrémité de l'enfilade du rez-de-chaussée, le feu avait été mis à une cheminée ; le plafond, qui s'était écroulé, laissait apercevoir les poutres noircies, le mur même avait cédé, et l'on pouvait découvrir la campagne par une ouverture à travers laquelle le vent, la pluie et la neige pénétraient dans l'intérieur sans que personne pensât à réparer le mal.

Les jardins, dessinés sur un plan ancien, avaient dans ce pays reculé une grande réputation ; on venait de loin les admirer. Le dimanche, après la messe, les paysans obtenaient la permission de s'y promener. On les voyait par groupes s'arrêter devant les statues, les ifs et les buis taillés aux ciseaux, devant les jets d'eau et les poissons dorés. Il avait fallu de grands efforts pour renverser les figures de Cérès et de Pomone, dont les débris restaient gisants sur le sol.

Les fontaines étaient arrêtées. Une eau verdâtre crouissait dans les bassins. Une lutte s'était engagée entre les fleurs jadis maîtresses du parterre et les plantes parasites qui prétendaient les en déposséder, image trop fidèle du cœur de l'homme abandonné à ses mauvais penchants. Quelques reines-marguerites, seuls restes du parti vaincu, montraient leurs corolles blanches et roses au milieu des hautes graminées et des chicorées sauvages. Qu'en eût dit le vieux jardinier, si bon royaliste ?

Tandis que le jeune voyageur se laissait entraîner à ses mélancoliques souvenirs, l'autre, moins accessible à des pensées de ce genre, s'était établi à l'ombre d'un arbre ; il tira du havre-sac une bouteille de vin, un morceau de pain et des restes de viande froide, puis il invita son camarade à venir déjeuner. Celui-ci, en prenant place près de lui, était silencieux et rêveur ; mais lorsque quelques verres de vin eurent ranimé ses esprits abatus, il devint plus communicatif et donna essor aux sentiments qui remplissaient son cœur.

Le sujet l'amena à parler de l'état de la France ; une fois sur ce chapitre, il se plut à le développer, et, tout en faisant à l'ancien régime les reproches qu'on pouvait lui adresser, il prouva avec une évidence incontestable combien l'on s'était éloigné des véritables principes. Personne n'en était plus con-

vaincu que son guide ; malheureusement, surmonté par la fatigue, il sommeillait.

« Ah ! vous avez bien raison. M. le comte, s'écria-t-il s'éveillant en sursaut, tout ce que vous dites est parfaitement juste.

— Cette constitution, fruit de tant de lumières et de travail, foulée aux pieds ! continua le jeune voyageur. Ah ! mes nobles amis étaient loin de penser qu'en voulant améliorer l'état social et rétablir le peuple dans ses droits, ils allaient...

— Tenez, croyez-moi, n'en parlez pas tant de votre constitution : vos amis eussent tout aussi bien fait de se tenir tranquilles. A supposer que les choses n'allassent pas précisément comme il le fallait avant la révolution, elles allaient au moins mieux qu'à présent que la charrette est sous-dessous, et qu'on ne sait plus où on en est. Mais je crois qu'il faut nous remettre en route ; nous avons à St-Laurent une affaire importante ; on ne doit pas nous y voir arriver comme des oiseaux de nuit. Il me tarde d'avoir passé ce coin-là ; je ne suis pas sûr du terrain. J'y avais une fois un ami : malheureusement il n'y est plus.

— Vous avez donc des amis dans ce pays ?

— Plus que vous ne croyez, et souvent ceux que vous avez entendu crier le plus fort étaient dans nos intérêts. Je ne suis qu'un paysan, comment aurais-je pu circuler dans tout Paris, entrer dans les prisons, s'il n'y avait une protection qu'on ne sait pas ? Vous seriez bien étonné... Mais partons, le soleil baisse. Courage, tout ira bien. Voyez combien j'ai soulagé vos épaules, ajouta-t-il en montrant le havre-sac presque vide. Une fois de l'autre côté, nous ne manquerons de rien. Nous y serons demain à cette heure-ci, j'espère. Dans le cas contraire, ce sera à la république à nous entretenir. »

(A suivre.)

### Pataqués.

Voici l'origine de ce mot : Un jeune homme se trouvait dans une loge du Théâtre-Français, à côté de deux dames d'une toilette fort brillante, mais dont le langage répondait peu à la parure. Ce jeune homme aperçoit à terre un mouchoir brodé, le ramasse, et, s'adressant à l'une de ses voisines : « Madame, lui dit-il, ce mouchoir est sans doute à vous ? — Non, monsieur, répond-elle, il n'est point-z-à moi. — Il est donc à vous, madame, dit-il à l'autre. — Non, monsieur, répond celle-ci, il n'est pas-t-à moi. — Ma foi, répond le jeune homme, il n'est pas-t-à l'une, il n'est poin-z-à l'autre, je ne sais vraiment-z-alors pat-à-qu'est-ce. » L'aventure fit du bruit, et la réponse du jeune homme parut si plaisante que l'on donna le nom de *pat-à-qu'est-ce* (*pataqués*) à toute liaison faite contrairement aux lois de l'usage, soit au moyen d'un *t*, soit au moyen d'un *s*.

Suivant Chevallet, l'Académie confond à tort, sous le nom général de *cuir*, l'emploi vicieux de nos deux lettres euphoniques. Celui de *s* est le seul qui se nomme *cuir* ; celui du *t* s'appelle *velours*, et l'on comprend les *cuirs* et les *velours* sous la désignation générale de *pataqués*.

On lit au-dessus de la porte d'une maison du village d'Epalinges, appartenant à Henri Vanney :

H V

en 1857,

ce qui semble parfaitement indiquer aussi que le bâtiment a été achevé en 1857. Peut-on mettre autant d'esprit à la porte !...

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.